

Déjà l'Angleterre s'arrête sur le bord de l'abîme où l'a précipitée l'égoïsme; elle entend la Prusse victorieuse qui se moque d'elle, elle voit la Russie qui s'agit et elle se demande ce qu'elle va devenir, en face de ses deux grandes puissances qui ne feront qu'une bouchée de son armée, quand elles le voudront. Elle commence à comprendre que la France lui manque et que sa fortune et son avenir sont à la merci des passions qu'elle a soulevées et des principes de destruction qu'elle a répandus dans le monde. Si la France est si terriblement châtiée, qu'advient-il de l'Angleterre, lorsque son heure aura sonné?

Ce qu'on fait en Europe, on le fait aussi en Amérique envers tout ce qui est français et catholique. Ces mépris auxquels on n'a pas osé refuser les droits qu'ils réclamaient en leur qualité de sujets britanniques, on les insulte, on les assassine et on menace de les pendre, maintenant qu'ils ont déposé les armes. Pourtant ils n'ont qu'un pas à faire pour passer sous le drapeau américain, et s'ils avaient voulu, ils auraient massacré jusqu'au dernier de nos volontaires. Et cet illustre évêque Taché qu'on accable d'ignominies, c'est lui qui contient leur colère et leur vengeance.

Et nous tous canadiens-français, de quel droit pouvez-vous chercher à ruiner notre influence et à stigmatiser nos convictions? Malgré un siècle d'outrages et de persécutions, nous sommes restés le boulevard de l'Angleterre en Amérique, et nous aussi, pourtant, nous n'avons qu'un pas à faire. Prenez garde de détruire, ici, comme en Europe les colonnes de la puissance britannique!

L. O. DAVID.

COURRIER D'ONTARIO.

Notre *Times* d'Ottawa, qui est pétri de principes, nous a annoncé l'autre matin, avec une de ces joies naïves qu'on ne retrouve plus que dans les bureaux de rédaction des gazettes bien pensantes, que le chignon, cette noble institution de nos mères, de nos sœurs et de nos épouses, allait enfin disparaître, emporté par le vent révolutionnaire qui nous vient d'au-delà l'Atlantique.

Le *Times* fait savoir à ses nombreux lecteurs qu'il ne prendra point le deuil en cette circonstance. Il paraît que notre excellent confrère, qui est un appui zélé du gouvernement, ce dont je le félicite, n'était pas un support du chignon, ce qui me laisse complètement indifférent.

D'ordinaire, je ne crois qu'un honnête homme—il y en a encore—lorsque lui vient le louable caprice de s'abonner à un journal, se fasse un devoir d'écrire au rédacteur-en-chef, pour savoir au juste quelles sont les opinions du personnel de la rédaction sur le développement qu'il convient de donner aux mille et une choses qui contribuent tous les jours à l'embellissement de la plus belle moitié du genre humain. (Vieux style, mais toujours porté.)

Si les rédacteurs de journaux étaient tenus d'avoir des opinions à eux sur le chignon, je ne vois guère comment on pourrait leur pardonner de n'en pas avoir sur les garnitures et sur les corsages. Or, un homme peut bien tous les matins, après son déjeuner, démolir un gouvernement et sauver son pays, mais il ne peut pas tirer des sujets d'article de tous les bouts de ruban, de tous les chiffons de dentelle, ou de toutes les plantes exotiques qu'on retrouve tant de fois la semaine attachés ça et là sur la toilette d'une jolie femme. L'inspiration a des limites en ce monde.

Du reste, je suis loin de trouver courageuse l'intervention du *Times* en cette très-grave affaire, juste au moment où, paraît-il, le chignon commence à dégringoler de son trône. Puisque notre confrère le haïssait de toutes les forces de son tempérament politique ardent et convaincu, il fallait l'attaquer au temps de sa splendeur et de toute sa puissance. Or, j'ai beau scruter jusque au fond le plus obscur de ma mémoire, je n'ai pas souvenir que le *Times*, qui s'est emporté tant de fois contre M. Hubertus du *Globe*, ait jamais pris le mors au dent contre le chignon.

Moi, si je n'avais pas eu pour le chignon un de ses penchants auxquels il est aussi impossible de résister que de tenir tête à l'appétit de mon ami P. . . . , j'aurais fulminé contre le chignon une douzaine d'articles, pleins de fougue, de violence et de passion. Puis, j'aurais fait un volume de ce travail remarquable, sous ce titre: "le chignon et la décadence de mon temps."

Au troisième chapitre, j'aurais traité des maux de tête causés par cette exécrable excroissance, et j'aurais trouvé le moyen de comparer le chignon à la mitrailleuse, ce qui m'aurait offert la matière de rapprochements des plus heureux et des plus imprévus.

Quel succès j'aurais eu dans les lettres si je n'avais pas été mordu au cœur par la passion des grandes agglomérations. . . . de cheveux. (Vous voyez que je suis poli au moins; je mets... cheveux, quand je pourrais mettre. . . hum.)

Quant à la question de savoir si réellement le chignon est aussi près de disparaître de ce monde que le dit le *Times*, je puis à ce sujet donner des éclaircissements à vos lecteurs.

J'ai vu l'autre jour dans les chars du Grand Tronc, entre Cornwall et Prescott, des sauvagesses qui m'ont paru appartenir à de très-bonnes familles de leur monde, et je jure sur ce qu'un chroniqueur a de plus sacré, qu'elles n'avaient pas la moindre apparence de chignon. Leurs cheveux, ramenés en arrière, et aussi aplatis que faire se peut, étaient tenus en respect, à leur poste, par deux petits instruments qui m'ont semblé être un couteau à papier et un passe-galon. Le couteau à papier occupait la position horizontale et le passe-galon la position verticale.

Il est possible que ce que j'ai pris pour un passe-galon, ne fut qu'un simple porte-crayon, ancienne façon. Sous ce rapport, je ne puis rien affirmer. D'abord, il était très-tard, et l'aimable personne ainsi affublée avait sommeil. Et puis, je ne parle pas les langues indiennes, faute de les avoir apprises, ce qui s'explique très-bien. Vous comprenez qu'à

minuit passé, après trois heures de chemin de fer, on ne se met pas à courir après un interprète, afin de pouvoir interroger une sauvagesse dans la langue de ses pères sur la nature réelle des corps étrangers annexés à ses cheveux grassex. On préfère se livrer au sommeil. Seulement dans les chars, le difficile n'est pas de se livrer, c'est de se faire prendre. Le sommeil ne fait pas alliance avec le premier venu entre Cornwall et Prescott. Il choisit son monde. Aussi, mon aimable sauvagesse dormait du plus pur sommeil; et moi, j'étais réduit à rêver de son couteau à papier, tout en appelant de mes vœux Morphée qui m'oubliait.

Les sauvagesses, comme les sauvages du reste, sont les enfants de la nature. Je n'ai pas d'objection à le croire, puisqu'on le dit. Eh bien! là, je vous l'assure en conscience, je trouve que la nature pourrait se montrer meilleure mère. Elle peut avoir ses raisons pour faire ses enfants aussi laids que cela, mais ainsi que je le disais tantôt, toute chose doit avoir ses limites, même la laideur.

Oh! je suis tolérant, et ce n'est pas moi qu'on surprendra contestant à qui que ce soit la permission d'être repoussant, mais au moins ne devrait-on pas abuser de la permission. Il ne faut jamais pousser les privilèges à l'extrême. . . .

Une chose qu'on ne reprochera jamais au chignon, c'est d'être tombé, comme Napoléon III, la cigarette à la bouche, et non les armes à la main—reproche trop bien fondé contre ce dernier malheureusement.

Le chignon a lutté, bien lutté, lutté jusqu'au bout, avec la vaillance des preux du moyen-âge. Encore aujourd'hui, il fait des efforts inouïs pour se relever. Il s'affiche avec obstination aux vitrines des coiffeurs.

Aussi le chignon reviendra-t-il tôt ou tard revoir et consoler ceux qui l'ont aimé, tandis que Napoléon III ne remontera jamais sur le trône de France.

M. X. Marmier, de l'Académie française, vient de traduire en vers français les stances de Longfellow, intitulées: *Le Beau de la Vie*. Le journal qui publie cette traduction, journal profondément catholique, l'accompagne de la réflexion ci-dessous:

"Cette belle pièce s'applique si bien, hélas! à la douloureuse situation de la France, qu'on pourrait la croire composée en vue de ranimer nos courages, en ramenant nos âmes à la pensée du Dieu sauveur."

Voici cette pièce, que vos lecteurs amateurs de poésie ne liront pas sans être touchés:

Non, ne me dites point de votre voix dolente
Que la vie est un songe vain.
L'âme qui s'assoupit n'est pas l'âme vivante,
Notre but n'est pas incertain.

Notre âme a son devoir; notre âme a sa lumière
Qui la dirige en ses efforts.
Poussière, tu devras retourner en poussière.
Cette sentence est pour le corps.

Quelque plaisir furtif, quelque erreur, quelque peine.
Non, tel n'est point notre destin.
Mais la vive action, la lutte dans l'arène,
Un pas de plus chaque matin.

L'œuvre de l'homme est lente, et le temps fuit si vite!
Comme un tambour aux jours de deuil,
Sans cesse notre cœur, en tout ce qui l'agite,
Sonne la marche du cercueil.

Alerte! il faut se rendre au combat de la vie,
Dédaignant le lâche repos.
Vas aux grands bivouacs dans une noble envie.
Vas et combats comme un héros.

De ton vague avenir, laisse au loin le mirage.
Dis au passé le morne adieu.
Agis dans le présent, agis avec courage,
Sois-il dans l'âme, espoir en Dieu.

L'histoire nous apprend ce qu'ont fait les grands hommes
Par leur vaillance ou leur raison.
Que le ciel nous assiste, et faibles que nous sommes,
Nous aurons aussi notre nom.

Puis, quelque jour, qui sait? Peut-être un de nos frères,
Courbé sous le poids du malheur,
Se sentira revivre en ses heures amères,
Par notre nom, par notre ardeur.

A l'œuvre donc, enfants! Dans la gloire, ou l'abîme.
Riche ou pauvre, bon ouvrier,
A chaque cœur humain, cette sainte maxime,
Aimer, travailler et prier.

C. T.

ÇA ET LÀ.

Je viens de voir un joli et triste tableau dans les vitrines de M. Dawson sur la rue St. Jacques. Il s'agit d'un mariage. La fiancée, belle et distinguée, est à demi couchée dans un fauteuil, entourée de sa mère et de ses sœurs, tantes et cousines, qui s'empressent autour d'elle et paraissent occupées à préparer la toilette de la mariée. Mais la jeune fille, la tête tristement inclinée, les yeux fixes, voit d'un air indifférent les rubans et dentelles étalés devant elle et paraît écouter d'une oreille distraite tout ce qu'on lui dit pour ramener le sourire sur ses lèvres. L'approche du jour le plus heureux de la vie pour la femme qui aime ne lui inspire que des pensées pénibles, des sentiments tristes.

On pense malgré soi, en la voyant, à ces victimes qu'on couvrait de fleurs et de bandelettes avant de les conduire au sacrifice.

C'est un mariage de raison.

J'avais vu auparavant un autre tableau qui m'avait frappé. En face d'un miroir, on voyait une jeune femme entourée de servantes qui la couvraient de dentelles, de bijoux, de diamants, elle partait pour le bal; dans un coin de l'appartement un homme, aux traits bouleversés, au front rêveur, additionnait des chiffres et songeait au moyen de retarder la banqueroute.

C'était un mariage de raison.

Je conseille à plusieurs de nos riches bourgeois d'ache-

ter ces deux tableaux pour les suspendre aux murs de leur maison.

Peut-être que la vue de ces tableaux, pâles reflets de la réalité, auraient un bon effet sur leur jugement et leurs sentiments. Malgré que ces sortes de mariages soient encore rares au milieu de nous, il se produit cependant depuis quelques années un mouvement qui menace de devenir fatal à l'avenir et à la conservation de la société canadienne.

On commence à faire des mariages de raison comme on fait de la politique de raison; attendons le résultat. On se moque des sentiments qui sont la base de l'ordre providentiel et la force des sociétés, et on appelle cela avoir de la raison!

Un jeune homme a du talent, de l'énergie, l'amour du travail, l'ambition de parvenir, avec un peu d'encouragement et de protection, il deviendrait un homme éminent, utile à la société, on le dédaigne, il n'a pas de capitaux, on lui préfère un étranger, un aventurier quelquefois. Et c'est ainsi qu'on croit faire un bon usage de sa fortune et de son influence, travailler à l'avenir de sa famille et de son pays!

Il n'a pas de capitaux! Et ceux qui disent cela sont des gens qui frotaient, il y a quelques années, les bottes de leurs bourgeois! D'ailleurs le talent, l'énergie et le cœur, ne sont-ce pas là les capitaux les plus nobles et les plus durables?

Mais laissons là ce sujet trop fécond en réflexions plus ou moins agréables pour plusieurs.

Je vois avec plaisir que plusieurs jeunes marchands travaillent à relever l'influence du commerce canadien. Ils s'instruisent, se tiennent au courant du mouvement social et politique et se préparent à jouer un rôle honorable dans les affaires publiques. Les Cuvillier, les Roy et les Renaud ont laissé un vide qu'on ne se hâte pas de remplir; l'avenir de la société semble être complètement à la charge des hommes de profession. C'est malheureux, car il est des positions et des circonstances qui requièrent des moyens d'influence et des connaissances pratiques que les avocats, les médecins et les notaires ne possèdent pas.

Espérons que le temps n'est pas loin où on ne sera pas obligé de s'adresser uniquement aux Anglais, lorsqu'on aura besoin d'un homme d'affaires, d'un ministre des finances. Espérons aussi que ces jeunes marchands, auxquels nous faisons allusion, n'hériteront pas des idées étroites qui distinguent malheureusement quelques-uns de nos riches capitalistes, qu'ils ne chercheront pas à faire fortune dans un but mesquin de satisfaction personnelle, mais qu'ils travailleront par un usage intelligent de leurs capitaux au bien être général, au progrès industriel de leur pays. On ne les verra pas, comme certains capitalistes, refuser de risquer quelques milliers de piastres dans des entreprises nationales dont le succès doublerait leur fortune. Il en est qui croient avoir du génie, parce qu'à force d'économiser des bouts de chandelles dans l'espace de quarante ou cinquante ans, ils ont amassé quelques milliers de louis. Non, on reconnaît l'homme de génie dans le commerce à la grandeur et à l'étendue de ses entreprises, à ses efforts continuels pour découvrir de nouvelles sources de richesses et agrandir le cercle de ses opérations et à la libéralité intelligente qui le caractérise. Puisse l'avenir nous donner beaucoup de ces hommes dont la fortune est un bonheur pour tout le monde!

Vendredi soir, avait lieu la réouverture des classes du soir de l'Institut des Artisans. Le succès de cette institution fait honneur à M. J. B. Rolland. Voilà un homme qui fait sa marque partout, dans toutes les choses qu'il entreprend; il serait à la tête de l'Institut Canadien-Français qu'il trouverait moyen de le ressusciter. Actif, entreprenant, plein de ressources et d'énergie, rusé au besoin, spirituel même, il ne pouvait manquer de faire son chemin et il l'a fait magnifiquement; c'est un homme utile, pratique et dévoué. Obligé de parler en public il s'en acquitte bien, il a de l'esprit, quand il ne force pas trop la note, et on aime à l'entendre, lorsqu'il dit en peu de mots ce qu'il pense si bien.

Mais ce n'est pas de M. Rolland que je voulais parler, je lui en demande pardon, c'est de M. Oscar Dunn qui nous a dit avec beaucoup de talent "Pourquoi nous sommes Français." c'était le sujet de sa lecture.

On ne peut parler de M. Dunn sans que des pensées vives et gracieuses se présentent à l'esprit. Il y a dans son extérieur comme dans son caractère, dans sa parole et ses écrits, quelque chose de brusque et de distingué à la fois, de la politesse tranchante comme l'épée d'un gentilhomme militaire, de même qu'il a la foi impétueuse et juste d'un zouave pontifical comme son ami et le nôtre, M. Gustave Drolet, et la manière vive, sérieuse et simple de penser et d'écrire de M. Gérin, du *Constitutionnel*. Il est vrai qu'ils ont complété tous deux leur éducation lit-